

FEMMES DE FONDERIE

Michel Fournier
28 rue du General de Gaulle
52300 Thonnance les Joinville
Tel : 06.31.69.54.48
Mail : plumeverte4@gmail.com

AVERTISSEMENT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

**Femmes de fonderie !
Comédie dramatique de Michel Fournier**

Durée approximative : 30 minutes

Distribution :

- Monsieur Arsène : Chef d'atelier. Il a fait la Grande Guerre et tire la jambe à cause d'une balle dans le genou. Costume noir, cravate fine.
- La mère : mère de famille. Huit gosses. C'est la femme forte de l'équipe. Il lui manque un bras.
- La Marie : Jeune femme célibataire
- Berthe : Veuve. Deux enfants
- Jeanne : Jeune femme célibataire.
- Fernande : Fille nigaude, elle n'a plus de famille.

Décor : L'intérieur d'un atelier de nettoyage en fonderie de statues.

Costumes et époque : 1920

Public : Tout public

Synopsis : C'est lundi, et reprise du travail à l'usine. Cinq femmes commencent leur journée dans l'atelier d'ébarbage. Hier c'était le bal des moissons au village et les têtes sont encore pleines de flonflons et des attouchements de mauvais garçons. L'ambiance est encore à la fête. Mais le chef d'atelier, Monsieur Arsène, va ramener son petit monde les pieds sur terre.

L'auteur peut être contacté par courriel à l'adresse suivante : plume.verte4@wanadoo.fr

ACTE 1

Scène I (Fernande — Mr Arsène)

Le rideau s'ouvre sur un atelier de nettoyage et d'ébarbage dans une fonderie de statues. Une porte au fond, côté cour, mène au bureau du chef, une côté jardin, c'est l'entrée. Une fenêtre côté jardin donne dans la cour de l'usine et une au fond qui donne sur le bureau du chef d'atelier. Fernande, une fille en blouse est en train de balayer mollement l'atelier. Entrée de Monsieur Arsène le chef d'atelier. Il tire la jambe, regarde autour de lui, se dirige vers la fenêtre en face qui donne sur la cour de l'usine.

Mr ARSENE : Bonjour Fernande, encore en train de balayer l'atelier...

FERNANDE : *Se retourne vers lui.* Bonjour Monsieur Arsène. *Elle s'arrête de balayer, se pose sur son balai.* J'aime bien que ce soit propre... C'est mieux le travail quand c'est propre... Ici, il y a toujours de la poussière, même quand je balaie...

Mr ARSENE : *Distraitement, tournant toujours le dos.* La poussière, ce n'est pas ce qui manque dans une fonderie... Je vous ai déjà dit de mouiller le sol, vous soulèverez moins de poussières, que diable... *Il se retourne* Balayez ma fille ! Balayez ! Quand vous aurez fini ici, vous ferez mon bureau... *la regarde.* Pauvre fille, un père mort en quatorze. Une mère disparue, il y a deux ans dans la souffrance due aux brûlures quand la poche de fonte s'est renversée dans la fonderie. *Soupirant.* La société ne pouvait pas la laisser mourir de faim. Alors, on l'a prise ici à l'ébarbage... elle est là à balayer, faire de menus travaux, pauvre fille, et par malheur, elle n'est pas très futée et les autres filles qui sont toujours à la houspiller, à se moquer de n'avoir pas de bon ami...

FERNANDE : *Le regarde.* Vous savez Mr Arsène, les filles, je les aime bien, elles me chahutent, me bousculent, mais ici, je m'occupe. Hier, à la maison, j'ai trouvé le temps bien long. J'ai passé la journée à ravauder mes chemises en écoutant la musique qui venait de la place de l'église.

Mr ARSENE : C'est bien vrai, on ne t'a point vu pour la fête des moissons. Pourquoi tu n'es pas allée au bal ? C'est de ton âge de danser sinon tu resteras toujours seule. Il n'y a pas de garçon qui te plaise ? Ton visage n'est pas ingrat.

FERNANDE : Oh, Mr Arsène, les garçons ne m'invitent jamais à danser et s'ils le font c'est pour me coucher rapidement sur la paille dans la grange du père Jacquin. Ma mère ne voulait pas que j'aie à la fête sans elle. Je ne sais pas dire non. Alors depuis deux ans que je suis seule, je ne sors plus. Mère serait chagrinée si je lui désobéissais.

Mr ARSENE : *S'approche d'elle, lui caresse la joue.* Pauvre petite, la vie est bien triste pour toi. Si je n'avais pas cette jambe raide, je t'aurais invité au bal. Mais cette foutue balle qui m'a traversé le genou m'empêche de valser.

FERNANDE : Mon père a eu moins de chance que vous, la balle lui a traversé la tête.

Mr ARSENE : Oui foutue guerre, elle en a fait des morts et des estropiés. Mais ce malheur nous a redonné du travail avec tous ces monuments aux morts à couler. La fonte d'ornement et les statues deviennent plus rares en commandes... Autre temps, autre vie... Enfin, faut pas se plaindre on a du travail. *Il la regarde tendrement.* C'est vrai que j'aurais aimé te faire tourner sur la piste. *Il lui caresse la joue.*

FERNANDE : *Joyusement.* Et moi, pour vous remercier, j'aurais balayé votre cuisine.

Mr ARSENE : *Songeur.* Oui, c'est cela. *Se ressaisi.* Mais que font les filles . Dans cinq minutes la cloche va sonner et il faudra que je leur mette le quart d'heure en bas. *Bougonne.* Et elles se plaindront de ma rudesse... Allez, je vais faire le tour des autres ateliers. *Il sort.*

ACTE 1

Scène II (Fernande – Berthe — Jeanne)

Entrée tonitruante et pleine de rires de Berthe et Jeanne. Fernande s'arrête de balayer et les regarde amusée. Berthe et Jeanne retirent leurs chapeaux et enfilent des tabliers. Elles ignorent Fernande.

BERTHE : *Très heureuse.* T'as vu, Jeanne, comme je te l'ai embobiné le grand Pierre. Trois clins d'œil et un mollet à l'air... *Elle mime.* Il était tout rouge...

JEANNE : *Attache un foulard sur ses cheveux.* Rouge comme un coq en chaleur ! À croire qu'il n'a jamais vu plus haut qu'une cheville. C'est un grand timide le Pierre.

JEANNE : Il m'a promis de revenir dimanche pour me faire honneur... Mais je me méfie, ils te promettent tous le mariage avant et une fois qu'ils ont ce qu'ils veulent, ils se tirent.

JEANNE : Après t'avoir fait un moutard...

BERTHE : Et moi j'en ai déjà deux de moutards, alors si j'arrive à en trouver un gentil qui accepte mes gosses et si en plus il est travailleur, j'aurais intérêt à le chouchouter pour le garder.

JEANNE : Tes gosses à toi ce n'est pas pareil, tu es veuve de guerre...

BERTHE : Pas pareil, pas pareil, ben si... deux bouches à nourrir en plus. Et puis, les hommes, ils préfèrent te les faire que d'élever ceux des autres. Mais le grand Pierre, il aime bien mes gosses. Il dit qu'après ce qu'il a vu sur le front dans les tranchées, la vie est rose même quand elle est noire. Les gosses aussi l'aiment bien.

JEANNE : *Elle regarde autour d'elle, passe sa main sur la table, regarde sa main noire.* Rose ! Il a beaucoup d'imagination ton Pierre ou alors la vue basse. Enfin si tes gosses l'acceptent et que lui soit d'accord, laisse faire la vie.

BERTHE : Hier dans ses yeux j'ai cru voir la vie en rose. Alors, s'il me propose d'avoir un moment de bonheur je le prendrais, on verra après pour le reste.

JEANNE : Fais attention quand même, les rejetons, ça arrivent plus vite qu'on ne veut. Mais pourquoi tu ne l'as pas pris hier ton moment de bonheur ?

BERTHE : J'avais laissé les gosses jouer sur la place. Je ne pouvais pas les laisser là trop longtemps seuls. Mais dimanche, ils seront chez leur grand-mère pour dîner, ils ne reviendront qu'au coucher du soleil. Alors, le Grand Pierre passera à la maison. La vie est tellement triste... seule...

JEANNE : Tu n'es pas seule, tu as tes deux gosses.

BERTHE : Ce n'est pas ce que je voulais dire, mes gosses c'est du bonheur, ils sont adorables. Mais le soir, une fois qu'ils sont couchés que je tricote les chaussettes pour l'hiver au coin de ma cuisinière... j'aimerais sentir une présence... un homme près de moi... fumant sa pipe en me racontant sa journée.

JEANNE : Moi aussi des fois je suis comme toi, après une dure journée ici où quand j'entends le père et la mère chuchoter dans l'alcôve, je rêve d'une maison, d'un petit mari. Mais à part des coureurs de jupon ici, il n'y a pas grand-chose. Il faut dire que moi aussi j'aime bien cavalier, mais ma foi, la guerre a été si rude. Elle a pris plus d'un homme, faut faire avec ceux qui sont restés ou ceux qui sont revenus. Alors, tu as raison, profite. Et puis il est beau le grand Pierre.

FERNANDE : *Toute émue, songeuse.* Il est beau le grand Pierre.

Berthe et Jeanne se retournent vers Fernande, surprise.

BERTHE : Non, mais, écoute — moi la celle-là. Elle nous piquerait nos hommes, cette garce. Balaye et n'oublie pas de ramasser ta poussière, au lieu d'écouter nos histoires. Et surtout, ne t'avise pas de raconter ce que tu as entendu, compris.

FERNANDE : Je ne dirais rien, promis.

JEANNE : *Moqueuse.* Serais-tu jalouse la Berthe ? Un Pierre de perdu, dix Honoré retrouvés...

ACTE 1

Scène II (Fernande – Berthe – Jeanne – La Mère)

Entrée de La Mère, estropiée, il lui manque un bras.

La MERE : *Soupçonneuse.* Honoré ? Vous parlez de qui ? De mon homme ?

BERTHE : *Gênée.* Ton homme, pourquoi voudrais-tu que l'on parle de ton homme ?

La MERE : *Se dirige vers Jeanne, le bras valide en avant.* Ce n'est pas à toi que je parle, c'est à celle-là. *Elle pointe son doigt, puis son poing vers Jeanne.* Parait qu'hier au bal des moissons, la chasse était ouverte...

JEANNE : *Se recule vers la porte.* Oh là ! La Mère, calme-toi... n'écoutes pas les racontars.

La MERE : *Criant,* Mais je suis calme, c'est juste ma main qui s'agite au bout de mon bras, et je ne sais pas si je vais arriver à la retenir avant qu'elle ne te saute en travers de la gueule...

BERTHE : *S'interpose.* Arrête de hurler, Mr Arsène va arriver et on va encore avoir une amende, déjà que l'on se crève à gratter cette fonte pour gagner la misère. Si en plus il faut perdre vingt sous pour querelles. Non-moi j'ai besoin de mon argent.

FERNANDE : *S'avance avec son balai.* Oui, il faut commencer votre travail, Mr Arsène est déjà passé et il ne va pas être content si vous n'êtes pas au travail.

La MERE : *Lui arrache le balai des mains.* Donne-moi ça toi...

FERNANDE : *Choquée.* Mon balai... c'est mon balai !

La MERE : *Se dirige sur Jeanne qui tourne dans l'atelier en reculant.* Ah salope, tu courres après nos hommes... tu les excites avec tes sourires et tes corsages ouverts... Tu les chauffes et quand ils rentrent, ils ne sont plus bon à rien, sinon à boire le coup et à nous crier dessus.

JEANNE : *Commence à se rebiffer.* Vos hommes quand ils rentrent de la fonderie, noirs de poussières et rouges par la chaleur du cubilot... *Elle montre dédaigneuse la Mère.* Voilà ce qu'ils trouvent... Une femme sans amour, sans sourire, qui braille après les mioches qu'il lui a fait un soir... sur un coin de lit...

La MERE : Ah tu l'as belle, toi. Pas de mari, pas de moutard, juste le plaisir... Tu veux du plaisir... *Elle brandit le manche à balai...* Je vais t'en donner, moi du plaisir, mais avec le manche du balai...

FERNANDE : Non, vous allez casser mon balai et Mr Arsène va me le retenir sur ma semaine...

BERTHE : Arrête La Mère, tu vas finir par blesser quelqu'un et tu seras virée. Pense à tes gosses.

La MERE : *Tombe sur une chaise, lâche le balai que s'empresse de ramasser Fernande.* Putain de vie. On travaille comme des bêtes à la fonderie, le soir c'est les champs et les mioches qui nous accaparent. Le dimanche au lieu d'aller danser, il faut préparer le linge pour toute la famille... C'est que six gosses... ça demandent du temps... comment voulez-vous que l'on puisse donner du plaisir à nos hommes ... *Elle regarde Jeanne, se met à pleurer.* Elle, elle peut serrer les hommes dans ses bras... moi je n'ai même plus cela.

FERNANDE : *S'approche de La Mère.* Faut pas pleurer... faut pas penser... Moi je ne pense pas... *Elle reprend son balai.* Je balaie.

ACTE 1

Scène II (Fernande – Berthe – Jeanne – La Mère – Mr Arsène – La Marie)

Entrée de Mr Arsène. Fernande balaie, Berthe frotte une statue, Jeanne nettoie une table, la Mère est toujours assise sur sa chaise, se frotte les yeux avec son tablier.

Mr ARSENE : Alors la Mère, déjà fatiguée. L'Honoré vous a trop fait danser hier soir...

La MERE : Oui c'est ça, vous avez raison chef, j'ai trop dansé.

Mr ARSENE : *Étonné.* Chef ! Ben dites donc la mère, que vous arrive t'il ?

BERTHE : Laissez là Mr Arsène, elle est fatiguée avec ses six gosses à s'occuper...

JEANNE : Oui, on est fatiguée, c'est tout !

Mr ARSENE : *Il regarde les filles.* Pour faire la fête des moissons, pour danser et courir les garçons vous n'étiez pas fatiguées sur la place du village. Alors maintenant au boulot. Une nouvelle commande de pots en fonte pour les entrées des cimetières va vous arriver... *Il s'apprête à sortir, se retourne.* Marie, n'est pas encore arrivée ? Vous lui direz de passer à mon bureau pour la féliciter, et vous Fernande, toujours ici, vous n'avez pas encore fait mon bureau...

FERNANDE : Heu, Monsieur Ars...

JEANNE : *La prend par les épaules, regarde Mr Arsène.* Si elle a DEJA fais votre bureau... Vient m'aider Fernande, on va porter cette statue au ciseleur pour qu'il l'a façonne.

Mr ARSENE : À deux pour emmener une statue. Encore une astuce pour vous de filer. Fernande peut la porter seule.

JEANNE : Fernande n'est pas une esclave, ce n'est pas parce qu'elle n'a pas toute sa tête que vous devez toujours être après. *Elle attrape Fernande.* Tiens prends les jambes et aide moi.

Mr ARSENE : Bon, bon, mais dépêchez-vous... *Il sort et rentre très vite pousser par un ouragan. La Marie le pousse. Elle est bien habillée, bibi sur la tête, et tient dans ses bras un objet en fonte.*

La MARIE : Ôtez-vous de mes jambes, vous ne voyez pas que c'est lourd. Vous feriez mieux de m'aider au lieu d'être là à rêver dans la porte. Vous n'avez pas de papiers à faire aujourd'hui. *Elle dépose l'objet et prend le temps de retirer son bibi. Ignorant Mr Arsène.* Quelle nuit les filles ! J'ai fini la soirée avec l'équipe à Jules...

Mr ARSENE : Marie, vous êtes en retard, j'attends vos explications.

La MARIE : Oh vous n'allez pas commencer vous ! Il n'y a rien à expliquer, je suis là, c'est déjà bien. Et je travaille, puisque j'apporte une pièce à nettoyer. *Elle se dirige vers la fenêtre, tend le cou sur le côté.* L'horloge de la cour doit avancer... Alors, je vous disais, hier soir avec l'équipe à Jules...

Mr ARSENE : *Pas content.* L'horloge fonctionne très bien. Vous avez plus d'une demi-heure de retard, même si vous avez une bonne raison, vous serez à l'amende... *Il compte sur ses doigts.* Un... amende de Dix sous pour retard. Deux... retraits d'une heure pour retard de trente minutes. Trois...

La MARIE : Bon ça va... *Elle le pousse vers la porte du bureau.* Allez dans votre bureau, je vous rejoins pour m'expliquer. *Elle se retourne vers les autres, s'arrange la poitrine.* Ne Vous inquiétez pas les filles, je vais arranger cela à l'amiable.

On voit passer devant la fenêtre Mr Arsène, puis un instant après Marie. Les filles se précipitent vers la fenêtre. Fernande est restée à tenir les jambes de la statue. Elle les regarde.

FERNANDE : Si Mr Arsène vous voit, il va vous punir...

BERTHE : Te casse pas la tête, il pense plus à nous. Pour l'instant, ils discutent...

La MERE : Allez les filles, laissons la Marie régler ses comptes, il faut que le travail se fasse. On est aux pièces nous.

Les filles quittent à regret la fenêtre et commencent à travailler en silence, Jeanne et Fernande sortent avec la statue. On entend juste le bruit des brosses sur le métal. Puis doucement s'élève un chant plaintif de la bouche de La Mère.

Sortie de la gueule du cubilot,
La fonte remplit le creuset.
De ses hommes en maillots
Qui vont la transporter.

Rouge comme le sang,
Brulant comme l'amour.
Le métal s'étire et s'étend,
Dans ce moule devenu lourd.

Refrain très alerte. *Repris en cœur par Berthe.*
Chante... siffle... fondeur,
Devant le dur labeur.
Chante... siffle... fondeur.
Le chant du mouleur.

Arrivée de Jeanne et Fernande qui reprennent le refrain et se remettent à travailler. Jeanne aux statues, Fernande au balai.

Chante... siffle... fondeur,
Devant le dur labeur.
Chante... siffle... fondeur.
Le chant du mouleur.

JEANNE : On est justement passé par l'atelier des mouleurs. Ils commençaient à mettre les noyaux dans le moule d'une nouvelle statue. Il y avait un sculpteur venu de Paris voir le travail de nos hommes. Il avait l'air satisfait.

La MERE : De Paris ? Un beau Monsieur alors ?

BERTHE : Avec une grande moustache gominée ?

FERNANDE : Non, un vieux Monsieur tout rabougri avec une redingote grise comme sa barbiche. Il est très vilain et le regard dur malgré un petit sourire.

La MERE : Alors, tu peux le garder ton sculpteur.

FERNANDE : *Toute timide.* Il est beaucoup trop vieux pour moi...

BERTHE : Oh on rigole... Tu préfères César !

La MERE : César, l'arpète qui prépare le sable aux noyauteuses.

BERTHE : Oui, le petit rouquin de la mère Germaine. Je les ai vus l'autre jour entre les ressauts dans la halle aux cokes. Il la tenait par la main.

FERNANDE : Non ! Ce n'est pas vrai, Mr Arsène m'avait dit d'aller chercher une ressaut de cokes pour mettre dans son poêle et César m'a aidé à la porter.

JEANNE : Foutez-lui la paix, elle a le droit d'avoir un amoureux.

FERNANDE : Je n'ai pas d'amoureux.

La MERE : Si on ne peut plus taquiner.

JEANNE : Avec ta grande gueule, tu ferais mieux de taquiner la direction pour qu'elle mette des poêles dans l'atelier. L'hiver va arriver et on va encore être gelées. Lui *Elle montre le bureau de Mr Arsène*. Il est au chaud lui !

BERTHE : Il faut du chauffage pour les chefs. Remuez vous qu'il dit et vous n'aurez pas froid.

La MERE : Tiens au fait, la Marie, elle est toujours avec lui...

JEANNE : Laisse-les ! Pendant ce temps-là il n'est pas sur notre dos à nous houspiller.

FERNANDE : *Regarde par la fenêtre du bureau*. Mr Arsène est à sa table en train d'écrire...

BERTHE : Et la Marie, elle fait quoi ?

FERNANDE : Rien, elle est assise devant le bureau... Elle se lève... Il lui tend le papier écrit... elle vient...

la MARIE : *Entre dans l'atelier. Elle regarde Fernande*. Alors, on m'espionne maintenant !

JEANNE : On s'inquiétait de ne pas te revoir. *Les autres arrivent et entourent la Marie*.

TOUTES : Alors, raconte... tu lui as fait quoi?... Et ce papier c'est quoi ?... Tu es punie ?...

La MARIE : Arrêtez les filles. Je ne lui ai rien fait... juste montrer un peu ma poitrine et monter ma robe au-dessus du genou... vous l'auriez vu... rouge, jaune, vert...

JEANNE : l'arc en ciel... je connais un homme qui fait pareil quand je lui montre un morceau de peau blanche...

La MERE : *Soupçonneuse*. On peut savoir qui ?

JEANNE : Pas Honoré si tu veux savoir.

La MERE : Ah bon ! *Puis retourne à sa brosse*. Et les filles au bou... *entrée de Mr Arsène*.

Mr ARSENE : Oui au boulot... et plus vite que ça. Non, mais qu'est-ce qui m'a foutu une bande d'empotées comme cela aujourd'hui. Et vous la Marie, c'est pareil... la récréation est terminée. Le travail n'attend pas, je vous rappelle que vous êtes aux pièces, alors si vous voulez gagner des sous... *Il sort*.

BERTHE : Oui on sait. Allez frottons cette fonte avec nos brosses. Au fait j'ai passé par la fonderie en arrivant, il y avait un nouveau au chargement du cubilot.

JEANNE : Un jeune ?

La MARIE : Beau ?

BERTHE : Ni l'un, ni l'autre. Non quelconque, ni beau, ni moche... il devait être étranger à nos métiers de fondeurs.

La MERE : Comment tu sais cela ?

La MARIE : Tu lui as parlé ?

BERTHE : Non, mais il avait une chemise trop blanche sous son gilet pour avoir déjà travaillé en usine...

La MERE : Elle ne restera pas blanche longtemps sa chemise... Trois lavages et elle sera grise comme les autres. Surement un étranger, il en arrive de plus en plus ses derniers temps.

JEANNE : Oui des Italiens et des Polonais. Quand je pense à toutes ses statues, fontaines, et candélabres qui sont sortis de nos ateliers...

BERTHE : Et qui décorent les places, les ponts, les avenues des grandes villes... les entrées du métro à Paris.

POUR LIRE LA SUITE FAIRE UNE DEMANDE ET ENVOYER VOS
COORDONNEES COMPLETES PAR MAIL

(Nom, Prénom, adresse, téléphone et nom de la compagnie)

plumeverte4@gmail.com

Le texte vous sera renvoyé rapidement

L'auteur peut être joint au 06.31.69.54.48